

# Del Vasto, philosophe et sage

Métaphysique. Deux ans après un premier tome qui montrait comment l'italien a construit sa pensée, Daniel Vigne poursuit son exploration de l'œuvre de Lanza del Vasto.

FRANÇOIS GACHOUD

d

Daniel Vigne nous avait permis de découvrir voici deux ans comment se construisait l'œuvre philosophique de Lanza del Vasto (1901-1981). En explorant pendant des années un vaste champ d'archives où se croisaient, sur des milliers de pages, thèses, manuscrits, carnets intimes, cahiers de notes, correspondance, il nous proposait un premier volume consacré à l'effort sensible de la pensée.

Celle-ci donnait naissance aux arts et au savoir conçu comme science de la vérité. Le second volume expose le noyau central de l'œuvre: la métaphysique et l'ontologie.

## En quête de l'être

Ce qu'il y a de tout à fait original, c'est la manière avec laquelle Lanza del Vasto explore ces domaines. La métaphysique s'occupe de l'être en quête de l'esprit alors que l'ontologie propose le rapport inverse: l'esprit en quête de l'être. Ce qui conduit Lanza à cette double conception inédite: la relation devient le principe suprême de la philosophie car elle exprime les liens de l'esprit et de l'être; du même coup, la philosophie elle-même se présente comme une «sagesse d'amour» puisqu'elle voit dans cette étroite de l'esprit et de l'être la révélation de notre rapport le plus intime, le plus profond avec la vie et ce qui la constitue en son fond: l'amour.

«Je sens, je m'éprouve en relation aux personnes et aux choses, donc je suis»

Ce qui compte avant tout pour Lanza del Vasto, ce n'est pas la matière sur laquelle la pensée travaille, mais la manière dont l'esprit du philosophe travaille cette pensée. Il doit épouser son caractère dynamique et incarné, car la relation par laquelle le sujet s'inscrit dans le monde doit être vivante et sans cesse en train d'élaborer des rapports, rapports qui sont à déchiffrer. Ainsi, le moi vivant et personnel est-il fondamentalement et d'abord, non ce qui est pensé, mais ce qui est senti: «Je sens, je m'éprouve en relation aux personnes et aux choses, donc je suis.» Plus précisément encore, «je sens, donc je vis», car c'est par le côté sensible de l'esprit que je construis mes relations.

## Jamais hors du monde

Nous sommes là devant une vision trinitaire. L'esprit n'est pas seulement capacité de connaître, il est un équilibre relationnel entre le sens que

cherche l'intelligence, la sensibilité qui fait signe et la volonté qui tend à se dépasser dans une quête sans fin: quête éthique vers le bien, mais aussi quête mystique qui nous porte à l'invisible et à l'infini.

La force et l'originalité de cette vision, c'est qu'aucun des binômes traditionnels ne peuvent être appliqués à l'esprit en quête de ses relations à l'existence: les oppositions entre sujet et objet, être et non-être, liberté et déterminisme, fini et infini, doivent être dépassées en étant repensées de façon relationnelle. On se trouve là devant

une option philosophique ouverte à la créativité: l'homme est cet être capable de créer sans cesse de nouveaux liens et ces liens sont toujours enracinés dans l'expérience. Si l'esprit apparaît comme insaisissable dans la mesure où il n'est ni dans le temps ni dans l'espace puisqu'il les contient dans la pensée, il n'est jamais hors du monde.

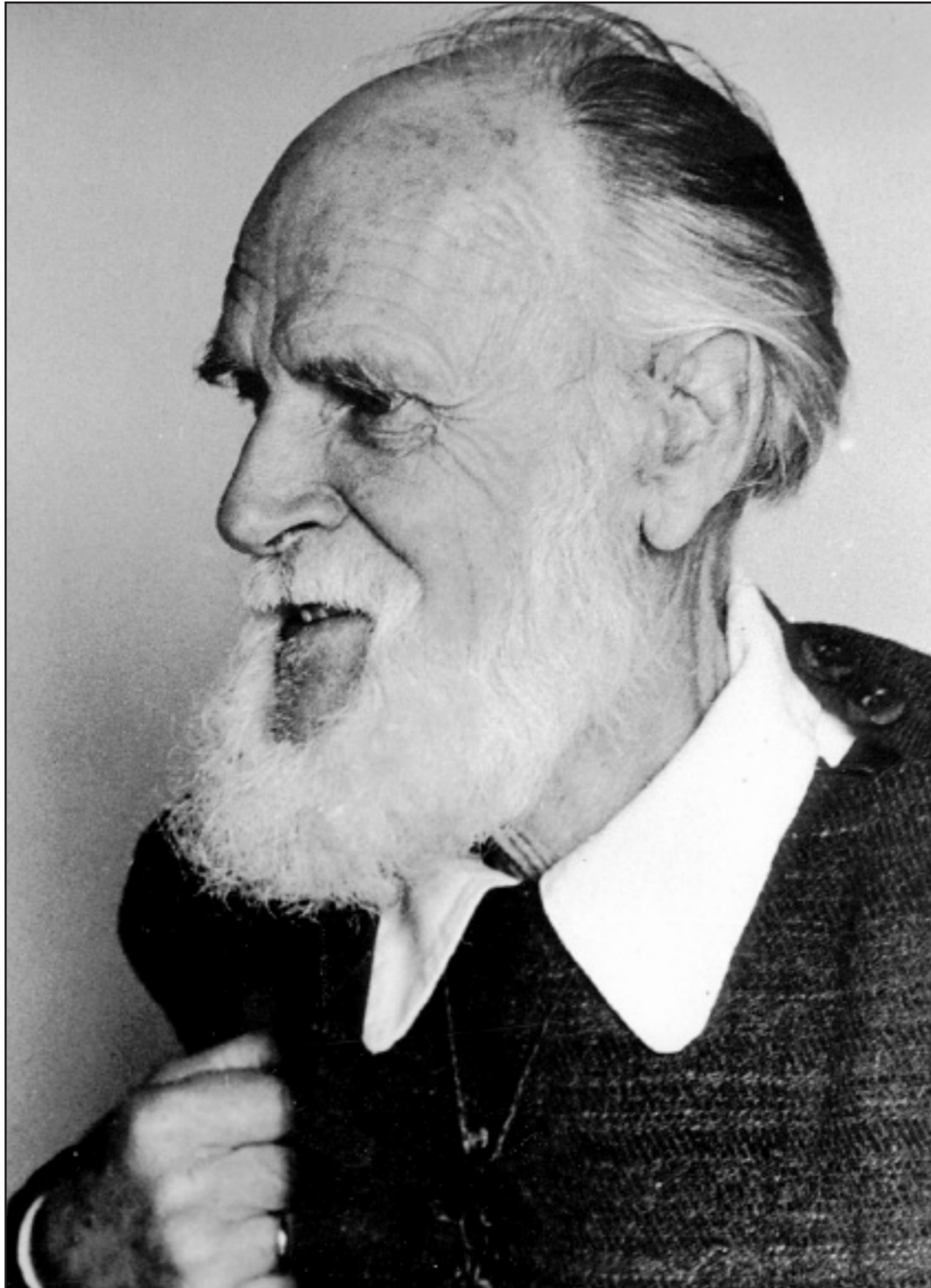
## Dieu nous échappe

«Il fait corps avec les corps pour les rendre transparents à la lumière.» Autrement dit, il ne spiritualise le réel qu'en s'y incarnant. Ce qui ne l'em-

pêche pas d'aspirer à une dimension qui dépasse notre condition, celle de la transcendance. Dieu nous échappe, mais l'esprit y tend.

Les deux volumes désormais complets publiés par Daniel Vigne constituent une somme incontournable. L'œuvre immense de Lanza del Vasto nous est enfin accessible et la synthèse offerte par l'auteur représente la vision d'un grand sage. Il y a du bonheur à s'en inspirer. I

> Daniel Vigne, *La Relation infinie-La philosophie de Lanza del Vasto t.2: L'Être et l'esprit*, Ed. du Cerf, 766 pp.



Ce qui compte pour Lanza del Vasto, ce n'est pas la matière sur laquelle la pensée travaille, mais la manière dont l'esprit du philosophe travaille cette pensée. DR



## ANALYSE LITTÉRAIRE

# Quand Bellour lit Henri Michaux

ALAIN FAVARGER

Editeur dans la Pléiade des œuvres complètes du grand poète né à Namur en 1899, et mort à Paris en 1984, Raymond Bellour rassemble, dans un fort volume de la série Tel, la suite des notices et commentaires, y compris l'introduction générale, qu'il avait publiés dans les trois tomes de la fameuse collection. L'intérêt de l'ouvrage pourrait paraître mince aux familiers de la Pléiade.

Mais tout le monde n'aime pas lire Henri Michaux sur papier bible et il est vrai que rien ne vaut le contact avec les éditions originales du poète et les formats si différents de ses œuvres. Pour le plaisir de passer le doigt sur la douceur à peine fanée du papier, la marque de l'impression ou la délicieuse couverture bleue de *Passages* (1950) et la verte de *Connaissance par les gouffres* (1961). Sans parler de la magie des dessins du poète, très affadie dans l'édition de la Pléiade.

Réunies en un seul volume, les notices de Raymond Bellour ont l'avantage de permettre un accès rapide à ses commentaires qui, de ce fait, prennent un autre relief. Et peuvent apparaître comme une présentation d'un seul tenant, suivant pas à pas, quasiment chapitre après chapitre, la sortie des recueils de Michaux, des premiers écrits de 1922-1925 au dernier volume *Déplacements, dégagements* (1985). Si bien qu'on pourrait lire ces notices comme un livre à part, l'essai phare de celui qui aime tellement cette œuvre et qui nous y renvoie ainsi par un autre biais, pour en jouir à nouveau. I

> Raymond Bellour, *Lire Michaux*, Ed. Gallimard, coll. Tel, 647 pp.

MICHEL JULLIEN

# Le cabinet de curiosités

Après un récit d'enfance, *Compagnies tactiles* (Ed. Verdier, 2009), remarqué par Jean-Pierre Richard, Michel Jullien nous revient avec un recueil de textes insolites, qui pourrait être à la littérature ce que les cabinets de curiosités étaient à la peinture du XVII<sup>e</sup> siècle. Des objets fascinants, sinon d'habiles constructions esthétiques. En une quinzaine de textes, l'essayiste attire ainsi l'attention du lecteur sur les sujets les plus divers.

On découvre Roald Amundsen, le conquérant du pôle Sud au grand désespoir de son rival l'Anglais Robert Scott, mortifié après avoir constaté que le petit fanion norvégien flottait sur sa hampe au point fatidique, piqué comme une épingle dans l'Antarctique. On croise aussi la silhouette envoûtante de Sarah Bernhardt, l'amputée. Ou l'éléphant neurasthénique du pape Léon X, enfermé au Vatican. Mais encore d'autres figures énigmatiques nous renvoyant au soleil cuisant de l'Antiquité. Comme Astylos, l'athlète de Crotona, voué aux gémonies par ses concitoyens ou le poète Ovide chez les Barbares. On suit également l'auteur décryptant au British Museum un autoportrait de Poussin à la moitié de sa vie, «le faciès d'un individu en proie à l'insomnie».

A chaque fois l'écrivain suit et développe ses sujets avec une infinie précision dans un modèle d'écriture qui emprunte peu ou prou à l'auteur phare de Verdier, Pierre Michon. La patte de Michel Jullien estompe en partie ce label, mais pas au point d'effacer l'impression d'exercice de style qui s'attache par trop à ces pages. C'est un peu dommage, car cela entrave l'expression de la voix intérieure de l'auteur, assourdie par l'extrême souci du style.

> Michel Jullien, *Au bout des comédies*, Ed. Verdier, 191 pp.

# L'œuvre monumentale de Brandom

Les livres longs sont-ils inévitablement des livres-fleuves indigestes, propres à produire des systèmes autistes où le commun des mortels chercherait en vain à trouver des entrées? Il arrive pourtant, comme c'est le cas de Lanza del Vasto, que de véritables monuments se soient érigés et affirmés durablement, fruits du travail de toute une vie et, pour cette raison-là, finissent par marquer de leur puissante empreinte l'histoire de la pensée. Le philosophe américain Robert Brandom a patiemment édifié un tel monument. Il voit enfin le jour en traduction française et c'est un événement.

Voilà une œuvre qui n'hésite pas à redessiner les cartes, à tenter d'unifier le monde philosophique en proposant un modèle global d'explication. On le sait, le terme «système» est devenu pesant. Mais pas pour Brandom. On peut être animé par l'idéal des grands philosophes et partir de questions aussi simples et centrales que celle-ci: «Qui sommes-nous et que veut

dire «nous» quand il s'agit des êtres pensants et parlants que nous sommes et qui se distinguent des choses inertes mais aussi des vivants qui ne parlent pas?» Cela n'empêche pas le penseur de synthèse de se confronter avec d'autres thèses et de les discuter. Ainsi, tout en faisant référence à Descartes, Kant, Hegel, Frege, Wittgenstein, Quine, Habermas et tant d'autres, Brandom s'applique à présenter une vision unitaire dans le but de mieux penser, débattre, argumenter et comprendre.

Comme le cordonnier ne produit pas de nouvelles chaussures en remettant simplement sur le marché celles qui sont déjà en usage, mais en renouvelant ses inventions à partir de modèles et techniques éprouvés, le philosophe présente une vision renouvelée du langage et des productions de l'esprit en puisant aux grandes sources pour les réinventer. La philosophie n'est vivante qu'à la condition de toujours travailler à

un recommencement. Recommencer, ce n'est pas reprendre des contenus anciens pour les rafistoler, c'est ressusciter l'impulsion première de la philosophie: comprendre qui nous sommes, sur quels modèles nous pensons, agissons et disons.

La puissance de Brandom? Tracer une ligne de crête où tout se tient, où il n'y a plus de frontières séparatrices, où l'homme qui pense apparaît comme celui qui devient conscience de ses différents niveaux d'être et de savoir. Et qui, au bout du compte, découvre comment et pourquoi il en est ainsi. Si l'œuvre de Brandom est difficile d'accès, il est possible aux lecteurs endurants et aguerris d'en saisir la grandeur. FG

> Robert Brandom, *Rendre explicite-Raisonnement, représentation et engagement discursif*, traduit de l'anglais par A.-G. Argy, G. Bouttier, E. Domenach, G. Mansom, S. Plaud, B. Rouge, L. Soutif et I. Thomas-Fogiel, Ed. du Cerf, coll. Passages, deux tomes, 510 pp. et 640 pp.